



VINCENT DE COOREBYTER
PROFESSEUR À L'ULB

Le couple n'est plus conçu comme nécessairement durable et journalier et se réinvente sous plusieurs formes. A la base de cette évolution : l'essor de l'individualisme et du mouvement féministe.

Le couple dans tous ses états

“

On a beaucoup glosé, vers la fin du XX^e siècle, sur la crise de la famille, dont on décelait les symptômes dans la diminution du nombre d'enfants, la multiplication des divorces, le recul de l'âge du mariage, la vogue de l'union libre, le nombre toujours croissant de familles recomposées... Mais c'était une erreur de diagnostic. Ces symptômes révélaient une crise de la famille traditionnelle, centrée sur le mariage comme porte d'entrée pour la naissance d'enfants légitimes, mais ils ne traduisaient pas une crise de la famille en général. La séquence traditionnelle mariage-sexe-enfants cédait simplement la place à une séquence plus courte, sexe-enfants, avec ou sans mariage. Et si les séparations et les recompositions se multipliaient, c'était en raison d'un surinvestissement dans le cocon familial. On divorce ou l'on se quitte parce que l'on attend davantage de la vie conjugale et que l'on n'est plus obligés, juridiquement, de rester unis malgré la mésentente qui mine le couple ; on brise l'unité d'un ménage parce que l'on ne veut pas se contenter de ce qu'il apporte, parce que l'on a trop rêvé du couple fusionnel.

Aujourd'hui, par contre, on assiste peut-être à une véritable crise. De la famille en tant que telle, vu la diminution de la natalité : j'en reparlerai sans doute dans une autre chronique. Mais aussi du couple, qui fait de moins en moins figure d'idéal.

Premier indice en ce sens : la tendance à la dispersion sexuelle, aux « coups d'un soir », redevables ou non à Tinder, qui permettent d'obtenir du sexe sans affect, sans amour, sans avenir. Eva Illouz note ainsi le contraste entre la série télévisée *Sex and the City*, diffusée de 1998 à 2004 et dans laquelle les héroïnes se demandaient comment transformer leurs liaisons

C'est aussi l'émancipation des femmes qui conduit à réévaluer le modèle de la cohabitation conjugale, forgé dans un cadre patriarcal imprégné de religion

d'un soir en relations durables, et la série *Girls*, diffusée de 2012 à 2017 et dans laquelle l'héroïne noue avec un des personnages masculins une relation amputée : ils se retrouvent pour le sexe mais n'ont presque aucune activité en commun, de sorte qu'on ne peut pas dire qu'ils forment un couple.

L'amour à l'état gazeux

Autre tendance forte, qui s'inscrit cette fois dans le cadre d'une cohabitation à deux : l'aménagement de la vie quotidienne de manière à permettre à chacun de se retrouver, de se consacrer à ses propres attentes. Que l'on formalise ou non un « contrat de couple », procédé en vogue, le but est de bâtir un compromis entre le soutien apporté par le lien conjugal et le désir de liberté propre à l'individualisme contemporain. Un des membres du couple, par

exemple, investit dans un studio, un atelier ou un bureau personnel. Ou les vacances sont prises séparément, chacun choisissant avec qui il partira. Autre forme de congé conjugal, comme on dit parfois : l'autorisation mutuelle de cultiver l'infidélité, joliment baptisée « polyamour » dans les milieux cultivés. De manière plus générale, on assiste à une réévaluation de la place du couple dans la vie des conjoints. Le couple n'est plus conçu comme nécessairement durable et journalier, c'est un moment de vie, potentiellement instable ou à redéfinir, motif pour lequel Eva Illouz parle ici d'« amour à l'état gazeux », soit l'inverse de la fameuse cristallisation stendhalienne.

Le « cécicouple » a le vent en poupe

Un cran plus loin, on observe de nombreux refus de s'engager dans une cohabitation au quotidien. Les tranches d'âge les plus basses, en particulier, comptent davantage de personnes qui ne se remettent pas en couple après l'une ou l'autre expérience de vie commune, tout en cultivant une relation amoureuse. Cette tendance au « cécicouple » est d'autant plus frappante que des habitats séparés coûtent plus cher et que l'âge où l'on a les moyens d'acheter un logement ne cesse d'augmenter : il serait logique que les trentenaires décident de cohabiter alors qu'ils sont au contraire les plus nombreux à opter pour une relation à distance. C'est que le cécicouple permet de cultiver son bonheur personnel, de disposer de ses choix et de son temps, de fréquenter son partenaire par envie et non par contrainte, de ne pas devoir partager le même lit et le même logement en permanence.

Dans un livre intitulé *Génération internet*, Jean M. Twenge a recueilli le

témoignage de nombreux jeunes expliquant qu'ils renoncent à la vie de couple faute d'être capables de s'adapter à un partenaire, d'accepter les contraintes et les compromis que cela suppose : il y a sûrement ici un effet pervers de l'individualisme. Mais dans d'autres cas, il faut parler d'un progrès. Car c'est aussi l'émancipation des femmes qui conduit à réévaluer le modèle de la cohabitation conjugale, forgé dans un cadre patriarcal imprégné de religion. Même si l'on manque de statistiques précises, il semble bien que ce soit surtout les femmes qui récusent le modèle traditionnel de la cohabitation, au sein de laquelle les tâches restent inégalement réparties, qui expose à des exigences sexuelles répétées et qui peut être marquée par des disputes au cours desquelles la violence masculine risque de mener au pire.

Payer de sa personne pour répondre à des normes sociales héritées du passé ne va plus de soi, comme en atteste le succès des livres de Stéphane Rose, *En finir avec le couple*, ou de Mona Chollet, *Réinventer l'amour*, qui militent pour l'abolition des modèles conjugaux qui piègent les femmes dans des rapports inégaux. On assiste également à la réhabilitation de la notion de « vieille fille » qui stigmatisait les femmes incapables de trouver un mari alors qu'aujourd'hui, rester célibataire peut constituer une façon d'être heureuse. Et surtout si le célibat s'accompagne de solides amitiés, ce type de lien tendant à supplanter le couple chez les femmes et les jeunes.

Nous assistons donc bien à une crise du couple, dont l'issue est incertaine et qui n'empêche pas qu'il se réinvente sous d'autres formes. Mais, à court terme, celles-ci resteront marquées par l'individualisme et le féminisme, avant que de nouvelles mutations sociologiques ne s'imposent à leur tour.



ALAIN BERENBOOM
ÉCRIVAIN

Plaidoyer pour une femme voilée

Ce qu'on appelle « l'affaire Kate Middleton » a pris des proportions planétaires. Son absence à cause d'une opération chirurgicale puis la publication d'une photo retouchée où elle pose avec ses enfants à l'occasion de la fête des mères occupe dans les médias à peu près autant de place que la situation à Gaza – et beaucoup plus que le sort des otages du Hamas. Entraînant des réactions hystériques que même sa position dans le cirque royal britannique n'explique pas.

La voilà obligée à présent de révéler qu'elle subit un traitement contre le cancer et laisser reproduire des photos où elle apparaît marquée par la maladie. Comme une façon de s'excuser d'être apparue trop belle, maquillée et sereine sur un précédent cliché.

Faudra-t-il, pour contenir la curiosité malsaine des lecteurs et des abonnés convulsifs des réseaux sociaux, qu'elle s'offre chaque semaine en victime expiatoire des voyeurs de tout poil ?

On comprend que sa vie privée, comme celle de toutes les personnalités publiques, ne reste pas cachée derrière les hauts murs d'un manoir du Norfolk. Mais, on semble oublier que même un personnage public, un acteur du monde politique ou une star de l'écran, de la scène ou du sport ont le droit à un jardin secret. Un jardin moins épais que celui d'un quidam anonyme mais pas réduit à une peau de chagrin comme les médias le réclament progressivement ces dernières années.

Kate Middleton a le droit de jeter un voile sur des événements aussi intimes

que le traitement ou les soins qu'elle reçoit, l'évolution de sa santé, l'humeur plus ou moins joyeuse qu'elle affiche à ses enfants dans ces moments si pénibles mais si personnels.

Laisser dans l'ombre n'est pas cacher

On a l'impression que les pulsations de l'info permanente, le besoin d'une excitation fiévreuse en temps réel, la monstrueuse glotonnerie des réseaux sociaux toujours incontrôlés effacent les aspects les plus secrets de la vie des citoyens et pas seulement celle des « gens connus ».

Ce n'est pas cacher une info que de laisser dans l'ombre des éléments intimes de la vie privée des personnalités publiques mais rappeler qu'elles sont des êtres hu-

mans, de chair et de sang, de douleurs et de peines, et pas seulement des images d'êtres virtuels, de vagues clones à la disposition des internautes pour combler leur ennui.

La liberté de la presse est un droit essentiel. Il faut sans cesse se battre pour le préserver dans cette époque où des officines russes ou chinoises la mettent à mal mais aussi dans nos démocraties des partisans de vérités « alternatives ». Mais elle sert à diffuser l'information, à alimenter les débats d'idées, pas à balayer ce qu'il reste de la vie privée. Jetons un voile sur la vie privée d'une jeune femme qui lutte en silence comme elle en a le droit pour sa santé et l'équilibre de ses enfants.